

LIVRES

14-18

LES POILUS MARTINIQUEAIS

A l'approche du centenaire de la Grande Guerre, Raphaël Confiant rappelle, dans un beau roman, le prix payé par la jeunesse antillaise

PAR JÉRÔME GARCIN

Le Bataillon créole, par Raphaël Confiant, Mercure de France, 310 p., 19,80 euros.

La chair à canon était noire, aussi. Pas une commune des Antilles françaises où ne se dresse un monument aux morts de la Grande Guerre. Brillant sous un soleil plus généreux qu'en métropole, la liste gravée des poilus martiniquais tombés au champ d'honneur compte près de 1900 noms. Si l'on y ajoute les victimes guadeloupéennes et guyanaises, on mesure le lourd tribut qu'ont payé, à la boucherie de 14-18, les îles lointaines. Si lointaines dans l'espace et le temps qu'elles ont disparu de l'abondante littérature déjà suscitée par l'imminent centenaire.

Heureusement, il y a Raphaël Confiant. On peut en effet lui faire confiance pour réparer les oublis et les ingratitude. Né au Lorrain (ça ne s'invente pas), ce militant de la créolité donne enfin la parole, dans un roman puissant et terrifiant comme un orgue, à tous les jeunes Martiniquais passés de la plage volcanique de Saint-Pierre à la boue de Verdun, ainsi qu'aux mères, femmes, sœurs, qui les ont attendus dans le port de Fort-de-France où les bateaux ramènèrent, par vagues successives, des gueules cassées, des corps amputés, et des cercueils.

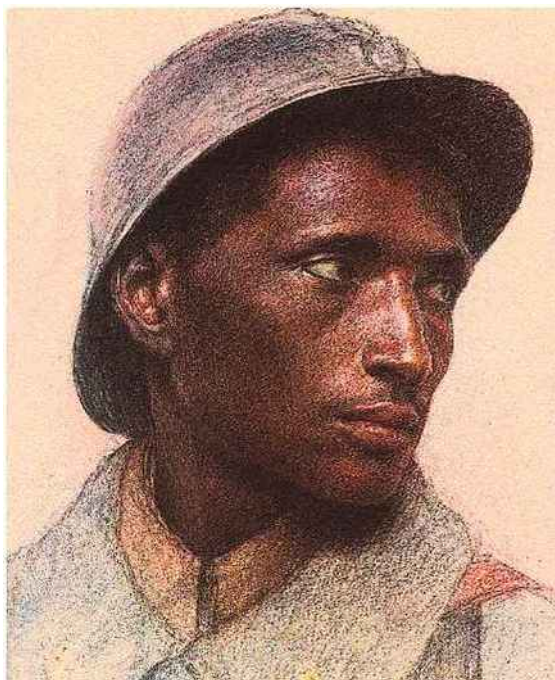
Ils étaient coupeurs de cannes, éboueurs, muletiers. On leur avait dit qu'il fallait défendre, à 7000 kilomètres de chez eux, cette «*mère patrie*» dont ils ne savaient rien et qu'ils appelaient «*Là-bas*», «*En l'Autre Bord*», «*De l'Autre Côté*», «*Chez les Vieux-Blancs*» ou, en riant, «*Dans le Pays de la Personne*». Ils avaient embarqué sur des cuirassiers, chanté l'hymne créole («*Les Guyanais, les Antillais sont fiers d'être soldats français*»), été enrégimentés sur le continent et engagés sur tous les



BIO
RAPHAËL CONFIENT, né en 1951 au Lorrain (Martinique), doyen de la faculté des lettres de l'université des Antilles et de la Guyane, est l'auteur d'une œuvre abondante publiée en créole et en français, dont «*Eau de café*» (prix Novembre 1991).

fronts. Aux côtés des «*Blancs-France*», ceux que leurs sous-officiers surnommaient «*Bamboula*» ou «*Chocolat*» avaient combattu les Allemands à Douaumont et les Ottomans aux Dardanelles. Raphaël Confiant donne à lire, ici, les lettres poignantes de ces enfants des Caraïbes exposés sans trembler aux orages d'acier. Mais aussi des témoignages exacerbés, comme celui, imaginaire, de ce poilu martiniquais qui met son plaisir et sa rage à enfoncer la baïonnette dans le corps de l'ennemi sur le compte de la revanche : «*Le Teuton qui vous fait face, à l'instant où vous jaillissez de votre tranchée, devient le Béké, le Blanc créole, devant lequel les vôtres et vous n'ont jamais pu que courber l'échine et balbutier "oui, missié"*».

Mais c'est en Martinique que se déroule l'essentiel du roman, auprès



Pastel d'Eugène Burnand, datant de 1917

de femmes brisées et comme sidérées par la férocité d'une guerre qui échappe à l'entendement : Man Hortense a perdu son fils Théodore à la bataille de la Marne, la spirite Lucianise, rescapée de l'éruption de la montagne Pelée, attend des nouvelles de son frère jumeau plongé dans l'enfer de Verdun, et la couturière Euphrasie, de son mari, prisonnier en Allemagne. Elles ignorent les lieux du massacre aux noms si étranges – le chemin des Dames! –, se demandent pourquoi diable «*l'armée se cache dans des trous au lieu de monter au front*», envoient de la marmelade de goyave, de la farine de manioc et du rhum à leurs garçons pour qu'ils tiennent le coup dans le froid et les tranchées où, souvent, les pneumonies les terrassent avant les obus. Sur l'île, elles assistent à la montée parfois surréaliste du patriotisme, entretenu par les élites locales, clergé compris. Les maires incitent la jeunesse à rejoindre au combat celles d'Aquitaine et de Bourgogne, à payer sous le feu «*l'impôt du sang*», à prouver à la France «*qu'elle ne s'est pas trompée en nous accueillant en son sein*». Au nom de l'effort de guerre, on augmente la production de légumes et de fruits destinés à la métropole souffrante. On s'en prend aux rares Allemands de Fort-de-France, dont un certain Meyer, qui tient le Palais de l'Élégance. Et, quand sonne l'heure de l'armistice, on se révolte parce qu'une rumeur prétend que la France offrirait les Antilles aux Etats-Unis ségrégationnistes afin de rembourser ses dettes de guerre, bradant les hommes qui se sont sacrifiés pour elle...

Dans un français créolisé qui est sa marque et son art, sans cesse émaillé de néologismes fulgurants («*hautaineté*», «*esclavitude*», «*maudition*», «*macaquerie*», «*charmanceté*»), Raphaël Confiant ne donne pas seulement à entendre la voix, la colère et les pleurs des poilus antillais, il montre aussi la Grande Guerre sous un angle inédit, celui des anciens esclaves appelés par les anciens maîtres à défendre une terre qui leur reste étrangère contre une barbarie dont ils ne connaissent pas les auteurs. On voit par là que «*le Bataillon créole*» est aussi une tragédie-comédie. ■

JACQUES SASSIER, MERCURE DE FRANCE/ADOC PHOTOS